

le savoir-vivre d'aujourd'hui

Arlette Royer

le savoir-vivre d'aujourd'hui

LIBRAIRIE LAROUSSE
17, rue du Montparnasse 75006 Paris

Le présent volume appartient à la dernière édition (revue et corrigée) de cet ouvrage. La date du copyright mentionnée ci-dessous ne concerne que le dépôt à Washington de la première édition.

© Librairie Larousse, 1981

Librairie Larousse (Canada) limitée, propriétaire pour le Canada des droits d'auteur et des marques de commerce Larousse. — Distributeur exclusif au Canada : les Éditions Françaises Inc., licencié quant aux droits d'auteur et usager inscrit des marques pour le Canada.

© by S.P.A.D.E.M. et A.D.A.G.P., 1981.

ISBN 2-03-507106-8

avant-propos

« *Savoir-vivre* » est un bien grand mot. S'il s'agissait d'apprendre à vivre, un livre n'y suffirait pas. Et, si, du reste, tel était notre objet, le lecteur pourrait à bon droit demander : « Que veut-on m'enseigner ici ? Qui donc peut prétendre savoir comment je dois conduire ma vie ? Puis-je l'apprendre d'autre chose que de mon expérience ? »

Il est bien vrai que, pour vouloir apprendre à vivre aux autres, il faut se distinguer soit par son génie, soit par sa vanité. Mais il ne suffirait pas même d'avoir du génie pour y réussir : le bonheur ne s'acquiert par aucune recette, et la sagesse ne saurait se communiquer ni en deux pages, ni en cinq cents pages.

Pas davantage il n'est question d'enseigner aujourd'hui ces usages mondains, dont la pratique tenait lieu de « *savoir-vivre* » sous le second Empire.

Plus modestement et plus utilement, cet ouvrage est destiné à vous faire souvenir de ce qu'il est convenable de faire vis-à-vis de certaines personnes de votre intimité ou de vos relations ainsi que de la manière dont il est convenu de se comporter en société et dans les grandes circonstances de la vie. Mais il ne prétend pas vous dicter des façons stéréotypées. D'ailleurs, la rapide évolution des mœurs, le choc des générations ne permettent plus guère d'en définir... Et puis, si l'on observe ce qui a changé depuis le XIX^e siècle dans les règles communément admises, on constate que ces règles sont allées progressivement vers plus de simplicité, de

naturel et de spontanéité. Dans bien des circonstances, la délicatesse, la sensibilité, l'écoute des autres et le respect de soi suffisent à dicter le comportement. Dans la plupart des cas, le bon sens, l'aisance et l'humour surtout préservent très efficacement du ridicule.

Loin de nous, donc, l'idée d'imposer une étiquette fixée une fois pour toutes ou des « bonnes manières » très tôt tombées en désuétude. Notre seule ambition est de présenter et d'expliquer comme un reflet de la pratique sociale dans le monde d'aujourd'hui des convenances instituées, qui ne sont pas des rites plus ou moins artificiels, mais qui correspondent à une certaine convenance logique des rapports entre les gens. Nous voudrions que l'on puisse se servir de ce livre non pas comme d'un catéchisme, mais d'une manière raisonnée et sélective pour agir sur les gens et les événements, se concilier les uns et s'arranger des autres, contourner les difficultés et s'accommoder des situations, s'éviter les faux pas et décourager les mauvais coups.

Nous nous sommes efforcés de suggérer des attitudes raisonnables, sans snobisme ni vouloir-paraitre. Nous pensons que ces attitudes ne doivent pas distinguer une classe ou un milieu, qu'une politesse de bon aloi, naturelle et souple, vaut également pour des gens de toutes les conditions.

Cependant, toute vie sociale nécessite des codes qu'il y a lieu de connaître afin de mieux comprendre les autres (et de mieux se faire comprendre d'eux en retour). Les codes sociaux constituent en somme un langage implicite. Notre propos est d'en fournir le vocabulaire, la grammaire et peut-être le style. À chacun de choisir, après cela, les éléments de son expression personnelle et de son propre succès.

les règles de la politesse

la politesse envers soi-même

Comment allez-vous ?, avec ses variantes comment vas-tu ? comment ça va ?..., cette interrogation simple et brève marque chacune de vos rencontres de tous les jours.

Elle n'est pas seulement un rituel ni une simple formule de politesse creuse. De la courtoisie à l'amitié, de la curiosité à la complicité, elle ouvre un échange, signifie une quête. Quête d'un renseignement : la conversation peut-elle, vaut-elle d'être poursuivie aujourd'hui ? Sur quel sujet, sur quel mode ? et sans commettre d'impair... La question participe à la recherche d'un des indices qui permettent de savoir quelque chose de plus sur l'autre. La mine, l'aspect physique par exemple : devant quelqu'un qui montre un visage défait, le « comment allez-vous » devient « qu'est-ce qui ne va pas ? ».

La réponse doit satisfaire à la demande d'information. La meilleure est une réponse heureuse : « Très bien, merci. » Mais ce peut être aussi une manière de briser là, car, si vous n'ajoutez rien, on peut croire qu'elle vous est importune. L'amabilité commande de retourner la question : « Bien, et vous-même ? » Si la réponse est « Bien », il est patent que l'on n'a plus rien à se dire dans l'instant, et l'on peut se séparer simplement, sans dépit ni regret. On veillera toutefois à ce que rien, dans le ton, dans la voix ou dans le regard, ne démente cette assurance de sérénité. Pudeur ou méfiance, le désaccord entre les mots et le comportement marque, à votre insu, une certaine distance.

Il est des éléments qui sautent aux yeux. Des traits tirés disent la fatigue, des yeux rougis le chagrin, une crispation des lèvres peut indiquer la douleur, et les sourcils froncés, le courroux... Passons à la tenue : une négligence inhabituelle dans la mise, un désordre ou une coquetterie un peu clinquante prêtent à déduction... Les mains parlent trop parfois : impulsives, elles virevoltent, s'affairent, se blottissent, lissent un revers ou une moustache, tourmentent un bouton... La peur blanchit la voix, l'embarras rend maladroit autant que le mécontentement, la distraction manifeste du désarroi ou de la précipitation.

Vous faites ainsi parfois à l'interlocuteur du moment des aveux qui sont captés en un éclair, et celui-ci les juge d'autant plus révélateurs qu'ils paraissent vous avoir échappé. Alors il attend de votre réponse au « Comment allez-vous ? » qu'elle soit cohérente avec ce qu'il a déjà perçu. À moins que vous n'ayez affaire à l'un de ces personnages trop occupés d'eux-mêmes pour vous prêter attention : ils interrogent sans écouter, tout absorbés par le discours que déjà ils préparent, ou bien ils poursuivent, en vous regardant, la solution d'un problème personnel, ou bien, sevrés de conversation, ils glissent promptement une comparaison : « C'est comme moi... », et ils enchaînent.

Quand vous êtes, au contraire, pour l'autre une personne qui existe, quand sa marque d'intérêt vous est offerte comme une poignée de main (le mot et le geste vont d'ailleurs souvent de pair), quand se pose sur vous un regard attentif, sachez que, vrais ou supposés, des aspects de la situation apparaissent. Une réponse de pure forme au « Comment allez-vous ? » n'y change rien et vous fait prendre le risque soit d'accréditer une erreur, soit de décevoir une amitié. Les formules ne manquent pas pour exprimer par de multiples nuances votre sincérité ou votre confiance, pour faire la mise au point que vous souhaitez, pour signifier l'énergie apportée à vaincre des difficultés : « Ça peut aller... Pas mal... Ça pourrait être pire... Qui n'a pas de soucis de nos jours ?... »

Remarquez que vous pouvez — sauf malheur accablant — donner au résumé de vos nouvelles une note d'humour. Il n'est jamais utile d'embarrasser l'autre par l'énoncé de ses propres peines, de détailler ennuis, migraines et déconvenues. Si lourd

que soit le poids de nos maux, de nos douleurs, la première politesse vis-à-vis des autres est de leur laisser apprécier la part qu'ils en peuvent prendre.

« L'esprit de politesse, dit La Bruyère, est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. »

Les autres nous sauront gré de leur faire partager le plus souvent notre gaieté, notre alacrité (premier précepte du savoir-vivre : ne jamais manquer une occasion de se réjouir ensemble). Le trait d'esprit, l'anecdote, une bonne nouvelle provoquent la détente. La bonne humeur se fortifie du rire communiqué.

le devoir de sourire

Selon un processus connu, le rire déclenche le rire, le sourire répond au sourire. « C'est un devoir envers les autres que d'être heureux », disait le philosophe Alain ; au moins peut-on s'essayer à le paraître. Paraître heureux, c'est appeler le bonheur...

L'aptitude au bonheur est une sorte de grâce. Il est des gens qui savent consoler, reconforter, égayer, même au milieu de leurs épreuves ; prompts, malgré leurs soucis, à écouter les autres. De ces gens-là — et non de ceux qui affectent à tout propos et hors de propos la jovialité ou la truculence —, on dit qu'ils sont de rapports chaleureux ou cordiaux (le cœur y est), et leur société est recherchée.

On peut faire du bonheur avec peu de chose ; ce qu'il y faut surtout, c'est une certaine aisance à vivre avec soi-même. C'est sans doute la non-difficulté d'être ; une harmonie subtile des rapports avec autrui ; une « petite musique », produit d'un talent inné... ou bien d'une alchimie savante.

La forme physique s'acquiert, se façonne et se préserve. Elle procède d'une « bonne constitution », mais aussi d'attentions, de soins, de prévision, d'une gestion de sa santé, d'une organisation des efforts, d'un équilibre surveillé entre le temps du travail et celui des loisirs, d'une sage alternance entre les tâches fatigantes et les tâches légères.

L'hygiène de vie en est le régulateur. Et plus sont éprouvantes pour l'organisme les conditions de la vie moderne, moins on peut en ignorer la nécessité. Les horaires, l'alimentation, les soins corporels en sont les trois composantes majeures. Le sport assouplit les mouvements et améliore les réflexes ; le yoga, la relaxation donnent à ceux qui les pratiquent le contrôle de leur corps.

Tout cela est-il si facile ? Pas pour tout le monde et pas tout le temps. Chacun connaît ces passages de lassitude ou de tristesse où l'on n'a vraiment pas le goût de se mobiliser, de se contraindre.

« Respirez au lieu de soupirer, recommandait en pareil cas un vieux médecin. Vous gagnerez des forces au lieu de les perdre. » Il ajoutait : « Ouvrez vos épaules, au lieu de les raidir, faites-vous léger, marchez sans bruit, vous en sentirez le bien-être. » À chacun de savoir combattre ses ennemis intimes : la fatigue, le souci, l'humeur. Sans négliger les petits moyens.

Le bien-être physique peut avoir besoin de l'accord avec la tenue, le vêtement. Certains perdent tout sang-froid quand la cravate ou le col de chemise trop serrés les suffoquent ; ils souffrent d'être « endimanchés » dans des habits guindés qui privent l'esprit de liberté et le geste de spontanéité.

Pour d'autres, à l'inverse, l'inconfort naît d'une dissonance : « Le violet me rend coléreux », dit l'un ; « Je ne peux pas réfléchir quand je suis en pantoufles », dit l'autre...

Mens sana in corpore sano... (un esprit sain dans un corps sain)... N'a-t-on pas glissé insensiblement du problème de la forme physique à celui de l'équilibre mental, tant il est vrai que le tracé de la frontière entre les deux est incertain ? Être à son aise mentalement, on oserait dire aujourd'hui que c'est une bénédiction, plutôt que la normalité. Au moins y faut-il l'équilibre affectif (relations heureuses avec le conjoint, la famille), l'équilibre social (aisance à se mouvoir dans la société, le groupe, la classe) et surtout l'équilibre psychique. « Un homme n'a guère d'autres ennemis que lui-même », a dit encore Alain. Ce sont ses faux jugements, ses vaines craintes, son désespoir, les discours déprimants qu'il se tient... »

Petits faits ou grandes raisons, les causes de fâcherie avec soi-

même sont légion... C'est, par exemple, déroger à la ligne de conduite que l'on s'est tracée, voir pénétrer des intrus dans son domaine privé ; c'est la sensation de n'être « pas à sa place » — et s'en affecter au lieu de s'en moquer ; c'est l'insolence de qui vous « marche sur les pieds » et les excès auxquels votre irritation vous entraîne.

Contre les menues égratignures qui ne manquent pas de se produire dans la vie en société, la modestie et l'humour fournissent d'utiles recours. On ne saurait omettre, toutefois, de fixer et de bien faire connaître les limites de sa tolérance, car c'est se préserver en quelque mesure des ingérences, des privautés, voire des humiliations et des offenses.

le contrôle de soi

Comment éviter que d'autres perçoivent ce qui nous agite plus vite que nous ne le faisons nous-mêmes ? Colère ou crainte, indignation s'impriment en froncements, en frémissements, s'annoncent par une coloration de la peau, une contraction de la pupille et des narines. Le contrôle, la maîtrise de soi permettent de faire bon visage en toutes circonstances. L'expression, la voix, le regard, l'attitude, le langage ne sont plus dominés par l'impulsion, l'émotion du moment.

Reprendre son souffle est alors nécessaire. Une respiration plus ample, plus lente dissipe l'agitation mentale et donne le temps de réagir. Alors s'assouplit la voix, qui autrement trahirait l'émotion, la fatigue (mais l'amitié, la gaieté la colorent et effacent les discordances...).

Le contrôle de soi concerne aussi le regard. Vers autrui, le regard envoie des messages, appelle, questionne, implore. Toutes les expressions qui s'y rapportent en marquent l'intensité, le pouvoir : dévorer du regard, foudroyer, fusiller, dévisager, scruter, toiser..., un regard de feu, un regard froid. La maîtrise de soi, c'est aussi la maîtrise du langage. Une bonne voix ne saurait convaincre si les mots sont creux, la pensée indigente. Pour se faire comprendre de tous, il vaut mieux garder un langage simple et clair ; laisser à d'autres les mots techniques, l'argot, les jargons de métier ainsi que le

« pompeux galimatias des phrases embrouillées et des grands mots », comme disait La Bruyère.

Contrôler le langage (et savoir tenir sa langue), c'est une manière de témoigner aux autres du respect, de la considération (méfiez-vous aussi de l'affectation ; elle est sensible dans les mots, dans l'intonation comme dans l'attitude).

La maîtrise de soi, rapportée au contrôle des mouvements, peut faire des merveilles ; elle permet d'adapter le geste à l'espace dans lequel on se meut : la cabine d'un bateau, un compartiment de chemin de fer, la scène de théâtre ou la fosse d'orchestre. Le geste, avec quelque science, intervient comme le contrepoint de la conversation, comme l'accent d'un commentaire. Regardez bien : les sportifs ont le geste sûr, les danseurs ajoutent de la grâce... Il faut, pour rendre un mouvement élégant, qu'il soit, à force d'habitude, devenu instinctif ; tant qu'il est raisonné, il a moins de souplesse.

L'attitude aussi s'exerce pour garder le corps attentif. Il se trouve des gens pour refuser les canapés mous, les fauteuils profonds, et qui s'imposent une chaise raide, une table exiguë pour rester en éveil. Le romancier américain Hemingway avait l'habitude de travailler debout devant un haut pupitre. « Ainsi, disait-il, il n'y a pas de mots inutiles... »

Le contrôle de soi, indispensable pour qui veut vivre dans la société de ses semblables, est aussi le moyen de tenir mieux son rôle...

un rôle sur mesure

Tout le monde joue un rôle, toujours et partout, dans tous les aspects de la vie sociale, et on n'est pas pour cela suspect de mystification ou d'imposture... « Ce n'est probablement pas un pur hasard historique que le mot personne dans son sens premier signifie masque, dit le sociologue américain Robert E. Park... En un sens, et pour autant qu'il représente l'idée que nous nous faisons de nous-même..., ce masque est notre vrai moi, le moi que nous voudrions être. »

Nous jouons donc. Vous jouez. Ou bien les autres vous attribuent un certain rôle, ayant de vous une certaine image ;

ou bien chacun se construit un rôle de son choix, étayé par ses comportements.

Rôle de composition ou projection de la personnalité vraie, les chances de succès ne sont pas identiques. Il y a plus de contraintes ambitieuses dans le premier cas (quand le rôle implique des responsabilités professionnelles par exemple), plus de liberté dans le second.

Ayez un rôle, et l'entourage est rassuré. On sait qu'on peut attendre de vous une certaine conduite (conformisme ou mépris des « tabous »); on peut vous faire confiance, vous ne troublez pas la communauté par des actions intempestives. Une fois le rôle choisi ou accepté, il est d'usage de se donner tous les attributs nécessaires à sa crédibilité (manières, comportement, décor).

Il peut arriver, cependant, que l'on n'aime pas son personnage. Le (jeune) contrôleur du train qui porte sa casquette de service sur des cheveux fous ou une chemise quadrillée à col ouvert sous sa veste d'uniforme, la standardiste qui répond aux appels d'un « O.K. » désinvolte, en mâchant du chewing-gum, brouillent plus ou moins volontairement les masques. D'autres, cependant, veulent ne montrer, dans l'exercice de leur fonction, que les traits du rôle et ils en jouent le personnage jusqu'au bout des ongles, sans percevoir cela comme une aliénation de leur individualité profonde.

Il reste que plus l'être intime est en accord avec le rôle, meilleure est la représentation, plus aisément en sont assumées les obligations. Pour être à votre aise, évitez de porter un masque hors de vos goûts, d'imiter un modèle hors de votre mesure; essayez de rester dans un registre possible.

l'image de marque

Tout comme le comportement, les vêtements, le cadre de vie, le décor participent à la composition de l'image de marque. Donnant à voir, ils donnent aussi à penser. La tenue est chargée de signification. Elle reflète parfois des ambitions, des nostalgies; elle indique plus généralement la soumission aux usages, la déférence, le respect. C'est tellement vrai que le

protocole lui accorde une large place : on ne peut se rendre à une audience papale sans être vêtu de noir ; pour certaines cérémonies officielles se déroulant en présence de chefs d'État, l'habit est de rigueur, avec un gilet noir (en soirée, le gilet sera blanc). Il est plus élégant, et recommandé, pour les visites d'affaires de porter un gilet ; ainsi se trouve masqué le désordre à hauteur de la ceinture...

Le rôle du vêtement a été largement exploité dans la comédie : la grande-duchesse, voyageant incognito, vêtue comme sa femme de chambre, se voit traiter comme une soubrette par ses laquais ; dépourvue d'apparat et de perles, elle perd en même temps son identité et ses prérogatives. Le même déclassement se produit quand un notable se montre en public dans une tenue négligée...

Pourtant, restez attentif : l'habit ne fait pas toujours le moine. Comme un braconnier au coin d'un bois, à l'abri d'un vieux chapeau, tel apparaissait parfois le célèbre économiste Jean Monnet.

Vous pouvez, toute question d'argent mise à part, vous habiller d'un jean et d'un tricot à col roulé ou bien préférer, même entre amis, smoking et vison ; il importe seulement que vous sachiez tout ce qu'impliquent vos choix.

Quant aux manières, elles dénotent sur-le-champ votre pratique des usages en vigueur à un certain moment, dans un certain milieu (même les sociétés les plus modestes défendent leurs particularités par un code minutieux et énigmatique). Sachez, Monsieur, que, si l'on vous voit à Paris baisant une main dans la rue, si, à Londres, vous dégustez votre entremets avec une cuillère, si votre femme porte ses diamants avant le déjeuner et met un chapeau pour aller au théâtre, votre ignorance sera flagrante. Le protocole exige... « Le protocole est le protocole, a écrit James Joyce... Il tue sa mère. Mais porter des pantalons gris, ça, non ! »

Qu'on y obéisse, qu'on s'en amuse, qu'on s'en agace ou qu'on en fasse une alliée de son ambition, on ne peut pas ignorer l'étiquette.

le cercle de famille

le conjoint

Est-il facile de vivre ensemble pour la simple raison que l'on s'aime ? Non. Pour la vie commune, que l'on espère droite, longue et heureuse, sans rien soupçonner de ses détours et de ses peines, d'autres dispositions de caractère et même d'autres aptitudes sont nécessaires.

Pour vivre, un couple a besoin d'amour, de pain et d'eau fraîche, mais tout autant — et sans le savoir toujours — de politesse. On ne peut ignorer que les bons usages règlent la vie quotidienne et que les bons sentiments — et les moins bons — règlent le comportement.

Politesse : mot d'essence polie ou politique, chargé de nuances et d'inflexions, voire de réflexion, qui tient lieu de protocole à ceux qui savent vivre...

Si vous examinez cette politesse-là sous toutes ses facettes, vous trouverez, sous la patine, le bon grain (la confiance, la loyauté...) et l'ivraie (une once de mensonge, un soupçon de jalousie), mais aussi une exigence de vérité, des accès de fou rire et d'humour, des accents graves et des vertus cardinales...

Ce qui fait le liant de ces tendances si diverses, et parfois contradictoires, c'est le respect de soi et le respect de l'autre.

Charme, remède, instrument, talisman, la politesse permet de venir à bout de toutes (ou presque toutes) les difficultés rencontrées dans la vie commune au fil des jours. En domi-

nant, en assouplissant les rapports réciproques, elle favorise le libre jeu de la personnalité, l'équilibre des forces, l'esprit d'équipe. Elle aide à vivre en bonne intelligence.

l'équilibre des forces

Le règne masculin, la suprématie de l'homme ne sont plus contestés. Une longue tradition de subordination fait place peu à peu à un régime nouveau, qui comporte le partage des tâches et des responsabilités. Ni autorité, ni soumission, ni humilité, ni orgueil ; la dignité de chacun, l'épanouissement de la personnalité, l'originalité ne vont pas sans un véritable équilibre des forces.

Vous l'avez compris, il ne s'agit pas, pour la femme, de revendiquer, de protester avec véhémence, mais de peser, d'affirmer, de se faire entendre et toujours respecter.

l'esprit d'équipe

Il fait des deux parties contractantes des alliés, des associés, pour le meilleur et pour le pire, engagés dans un projet de longue haleine. Car l'esprit d'équipe permet de durer, mais aussi de réussir, aussi bien dans la conduite d'une entreprise que dans les méandres de la vie privée. Il aide à faire front devant les « coups durs ». La solidarité, la considération qu'il suppose et qu'il entretient épargnent les contradictions, les chamailleries et les querelles.

Il faut quand même conserver une dose honnête d'égoïsme pour défendre ses préférences et ses choix, pour résister à l'érosion (inévitabile, comme la routine, dans la vie commune), pour garder son libre arbitre, aussi précieux que l'identité même ou la liberté de conscience.

À chacun sa part des choses, à chacun ses rêves : l'un veut aller à la montagne, l'autre redoute la neige et le froid ; l'un désire le soleil en été, l'autre recherche l'ombre ; l'un aime

l'opéra, l'autre les variétés... Cette diversité fait aussi la richesse et les surprises de la vie que l'on vit.

Par le jeu des concessions, l'accord s'établit, continu ou alternatif, sur les grandes et les petites décisions : le prochain lieu de vacances, un spectacle, une couleur, un livre...

Mais la communication « passe-t-elle bien » ? Il y a des hommes laconiques et des femmes glacées ; des couples meurent de ne plus échanger de mots. Cela ne signifie pas qu'il faut parler sans arrêt, de tout, vite et légèrement, « jaser », comme disent les gens du Québec. Tout autant, le silence mérite votre attention. Il est utile comme une respiration, une pause, un répit, tant qu'il n'est pas repli sur soi-même, prostration, fatigue, indifférence au monde...

en bonne intelligence

Avez-vous donc le caractère qui convient pour vivre en bonne intelligence avec votre partenaire ? De la bonne humeur, à tout âge, et de la patience ? Ajoutez donc la lucidité, la fermeté et ce joyau : la constance, avec, selon les circonstances, l'enjouement ou l'allégresse.

Pour vivre en bonne intelligence, considérez toujours d'abord les besoins, les désirs des autres, de l'autre ; puis, tout bien pesé, vous pourrez ajuster votre stratégie. Cela ne va pas sans discipline personnelle et sans ouverture d'esprit.

tous les jours...

L'intimité, on l'a compris, dispense de l'étiquette ; elle ne dispense pas des égards : faire bonne figure au réveil, s'habiller avec un certain goût au saut du lit, refréner les envies de bâiller — il suffit de boire une gorgée d'eau sucrée — ou de se plaindre, éviter de paraître fripé et terni ou d'élever la voix inutilement sont quelques-unes des disciplines les plus quotidiennes.

toute la vie...

La politique familiale, l'attitude intellectuelle et morale ont d'autres constantes. Vous avez raison, par exemple, de régler vos différends en privé et de fuir les témoins, de réfléchir ensemble aux options importantes concernant les enfants, les carrières, les liens familiaux. Tout cela demande de l'affection et de l'assiduité, mais il en peut naître de grandes joies. Se préparer à vieillir à deux est un vaste programme qui justifie les efforts. Enfin, l'esprit d'équipe est indispensable pour affronter ensemble et efficacement l'adversité et défendre l'intérêt commun. Les ennemis intimes ne manquent pas, qu'il s'agit de dépister et de neutraliser : l'indiscrétion (sous la forme la plus banale, c'est la curiosité ; sous la forme la plus furtive, la plus futile, c'est le bavardage, la confidence incontrôlée) ; la jalousie appliquée au présent, souvent compliquée et rétrospective ; le mensonge ; la moquerie poussée à l'extrême, blessante comme un stylet ; la mélancolie hors de raison ; le mépris avec ou sans déguisement envers l'entourage, amis ou familiers ; le souci des honneurs ; la dévotion aux relations influentes...

Jettent le trouble également les excès de l'imagination, les fausses alarmes, les déductions hâtives, l'interprétation tendancieuse des faits...

Ennemis aussi la négligence, le désordre qu'elle entretient, les imprudences qu'elle provoque : au niveau de la gestion et des comptes, au niveau des réparations, des travaux divers, dont l'oubli ou les retards se soldent par des incidents...

Quand elles ne font pas chavirer l'entreprise, entraînant sa perte corps et biens, les épreuves, comme les difficultés partagées, forgent un lien solide qui permet aux deux partenaires de se retrouver, même si l'itinéraire ralentit ou sinue, de changer tout en restant unis, plus forts et plus sûrs d'eux-mêmes.

les enfants

L'enfant, dit un proverbe indien, a besoin de racines ; il a aussi besoin d'ailes.